

Les disparues du fief

de Hervé Perton

Nominé prix du Lions Club 2010
district Centre-Est

Résumé

Les disparues du fief nous entraîne dans les forêts du Comté de Bourgogne, en plein hiver 1297. Une suite inexplicable de disparitions secoue le pays de Montrond. Guillaume Lechantre se trouve entraîné malgré lui dans une enquête aux découvertes bien noires...

Dans ce premier roman, Hervé Perton fait revivre avec talent la Franche-Comté du Moyen-Age. Une occasion d'interroger sous un éclairage romanesque les rapports toujours actuels entre pouvoir et vérité.

Informations pratiques

roman paru en février 2009

genre : littérature française / littérature générale

13 x 19 cm / reliure : dos carré collé

256 p

ISBN : 978-2-35715-005-8

14 € TTC

Extrait : début du roman

En apercevant les premières maisons du bourg, Guillaume Lechantre ralentit le pas pour récupérer son souffle. Son pied droit le faisait souffrir ; marcher des heures sur des chemins chaotiques ne pouvait être bénéfique, pour lui qui était né avec une cheville difforme. Un bâton à la main, il avait traversé les futaies et longé les champs en jachère par un raccourci aux abords des tenures. Les averses rythmaient la journée et ne l'avaient pas épargné ; ses souliers de toile et ses larges vêtements moites étaient couverts de boue ; même son bonnet de laine ne lui protégeait plus la tête. Guillaume marchait ainsi, suivi de près par un attelage qu'on lui avait prêté pour la journée. Le mont de Maux était l'occasion d'une halte bien méritée. Guillaume profita de ce répit pour vérifier la solidité du harnais de son animal de trait. Il l'encouragea par des tapes amicales sur le poitrail :

– Vois-tu, le village est en contrebas ; nous y serons avant vêpres.

Il parlait à haute voix, certain que l'animal comprendrait. Sa main mouillée saisit la bride en cuir et, d'un geste doux, il tira à lui la bête essoufflée qui protestait par de bruyants coups de sabot.

– Encore un peu, dit-il, nous y serons vite.

Comme un vieil engrenage, les brancards se raidirent sans à-coup et les roues grincèrent sourdement. Guillaume hâta le pas en sentant la pluie se changer en grêle. Le bœuf n'apprécia d'ailleurs guère ce brusque changement de cadence et il fallut être vigilant pour que les ornières ne fissent basculer le chargement. En une demi-heure, ils rejoignirent en contrebas la croix de Ménarbée, le long du chemin royal qui desservait le village de Montrond, chef-lieu de la seigneurie du même nom.

Le plateau de Montrond était une vaste étendue calcaire au relief doux, encerclée de forêts denses d'un vert foncé presque noir. Balayé par le vent du nord et par des averses généreuses en toutes saisons, ce territoire froid absorbait à tour de rôle l'eau et le soleil avec une aisance singulière. Un puissant château féodal captait le regard du visiteur, culminant de toute sa force sur un promontoire marneux aux versants pentus, couverts de vignes. Ce point de mire incontournable surveillait la traversée de la seigneurie de part et d'autre du plateau, surplombant le grand chemin qui menait jusqu'au massif des Alpes. L'horizon plongeait ensuite dans la vallée de la Loue d'un côté et celle du Doubs de l'autre, où les rivières serpentaient nonchalamment.

Les rues du village à cette heure étaient très sombres et il n'y avait plus personne au dehors. De ce côté du bourg, quelques arpents de terres arables seulement séparaient la forêt des habitations. On apercevait alors, à peine plus loin, une grappe de maisons, blottie entre les champs labourés et les pâturages. En quelques minutes, le petit attelage rejoignit la taverne et bifurqua à droite en longeant la réserve seigneuriale par une ruelle qui aboutissait derrière la bâtisse du forgeron. Avec empressement, Guillaume rangea la charrette sous la remise de la forge et détacha le bœuf qu'il approcha ensuite d'une botte de foin. Puis, il frappa à la porte de la chaumière des Delorme, giflé par une rafale de grêle. La porte s'ouvrit, déverrouillée par Mathurine, la fille du forgeron.

Guillaume pénétra en hâte, soulagé de pouvoir enfin s'abriter. Dans l'unique pièce qui servait de cuisine et de chambre, trois têtes sombres attablées autour du repas du soir se détournèrent pour entrevoir le visiteur. Le père Delorme, qu'on appelait Maître Jean, avait dû pivoter sur son tabouret pour discerner l'hôte qui entrait chez lui et s'était essuyé la bouche d'un revers de manche.

– Entre donc, bon Guillaume ! On ne t'attendait plus à cette heure-là. Tu t'es fait surprendre par la nuit, ma parole ?

Le bûcheron s'avança alors jusqu'à la table familiale, embarrassé par ses vêtements détrempés qui ruisselaient derrière lui.

– Sacré temps ! T'es quand même mieux ici, tu ne crois pas ?

Guillaume acquiesça d'un signe de la tête, occupé à détacher de son ceinturon la serpe qui l'embarrassait. A ce moment, la mère Delorme l'invita à s'asseoir à sa place pour qu'il fût plus près de l'âtre, tandis que sa fille se hâtait de trouver un linge propre. Le bûcheron remercia d'un sourire puis prit place en bout de table. Les Delorme mangeaient tranquillement leurs écuelles de soupe aux légumes. Guillaume avait reconnu l'odeur caractéristique du navet qui s'en échappait. Par politesse, il avait refusé qu'on lui en offre, se contentant d'une rasade de vin chaud. Tout en buvant, il confirma la raison de sa visite :

– J'ai rangé la charrette sous l'appentis ; j'espère que le charbon de bois n'est pas mouillé.

– C'est parfait Guillaume, répondit Delorme ravi. J'irai la décharger à l'aube.

Ces temps-ci, le jour n'apparaissait qu'une heure au moins après prime, décalé par la mauvaise saison. On était à une semaine de la Saint-Martin d'hiver et il gelait la nuit depuis plusieurs jours. Il faisait bon près de la cheminée et Guillaume eut envie de se déshabiller pour sécher ses vêtements mais il n'osa pas. Il regarda les membres de la famille Delorme au complet, heureux d'être parmi eux. Il y avait la femme de Maître Jean, assise en face de lui ; elle semblait fanée pour son âge ; frêle et fragile, elle avait donné naissance tant bien que mal à une fille en pleine santé, Mathurine.

Le vent dehors avait repris de plus belle, accompagné par les bruits intermittents de la pluie contre les volets clos. Le froid se fit soudain plus vif et il fallut remettre une bûche de bois dans l'âtre pour maintenir la douce chaleur de la pièce. Un rondin s'enflamma aussitôt et la lumière chaude du foyer sortit les visages de l'ombre. Guillaume s'aperçut alors que le père Delorme, rougi par le potage qu'il avalait, avait la face encore plus rubiconde que d'habitude. Entre deux cuillers de soupe, le forgeron entama la conversation :

– Alors, comment elle était cette foire d'automne à Chassagne ? Tu as fait des affaires ?

– Pas tellement, j'ai eu du mal à vendre du tanin aux bourreliers de l'année dernière. Ils m'ont dit que les gens n'achetaient presque plus de cuir depuis les moissons et qu'ils préféraient acheter du grain pour l'hiver.

Toute la famille l'écoutait et il en profita pour donner des nouvelles d'un sujet qui préoccupait tout le monde ces derniers temps.

– Vous êtes au courant pour la fille du tonnelier de Cléron ?

Le forgeron fit signe que non.

– Ça fait cinq jours qu'elle a disparu. Elle était partie seule à Cademène pour visiter une tante malade et depuis, plus rien. C'est à l'aller que ça s'est passé.

Le forgeron s'arrêta de manger.

– Bon sang ! Il manquait plus que ça !

D'un geste lent, il posa sa cuiller en bois dans l'écuelle désormais vide.

– Tu es sûr qu'elle n'est pas partie pour aller chercher un coquin à l'autre bout de la seigneurie ?

Guillaume but une gorgée de vin qu'il ne prit pas le temps de savourer.

– Si vous aviez vu la tête du père de la fille à la foire, je ne crois pas qu'il plaisantait.

Le père Delorme poursuivit :

– C'est la cinquième fille du pays qui ne revient pas. Un an que ça dure, te rends-tu compte ?

Puis il regarda son interlocuteur avec plus d'intensité :

– Personne ne sait rien sur ces disparitions. C'est diablerie que ces histoires !

Son visage affichait un certain tourment.

– Jamais vu ça ici. En plus, les gens racontent toutes sortes de choses ; certains disent que c'est Satan qui choisit les pucelles, d'autres parlent de brigands, de colère de Dieu, de vouivres, de lutins, tout un tas de sornettes qui ne tiennent pas la route. Ces filles sont bien quelque part, non ?

Il marqua un temps d'arrêt pour se moucher bruyamment puis continua :

– Et toi qui vis en forêt, à l'écart des bêtises du village, tu en penses quoi de tout ça ?

Guillaume se racla la gorge avant de répondre comme un juge l'aurait fait pour s'approprier à rendre une sentence défavorable.

– Ça pourrait être des loups mais on retrouverait les corps.

Mathurine le regardait et il s'en rendit compte. Cette fille lui plaisait depuis longtemps et sa présence le rendait un peu gauche.

Il reprit sans laisser paraître son émoi :

– Je suis presque sûr que c'est quelqu'un qui vit peut-être pas très loin d'ici. Mais il doit être organisé pour ne pas laisser de trace. Quant au rapt mis en œuvre par le Malin, c'est une possibilité.

Le père Delorme haussa les épaules mais parut consterné ; il mit ses mains en croix comme s'il cherchait une solution au problème. Plus personne ne parlait. La femme Delorme débarrassait la table et Guillaume ressentit un certain malaise en réalisant ce qu'il venait d'évoquer.

– Je suis d'accord avec toi, reprit le vieux forgeron, et c'est bien ça qui me dérange ! Si on pouvait mettre ces malheurs sur le dos d'un loup ou d'un lynx, ce serait réglé ; quelques battues et le tour serait joué.

Sentant que les deux femmes de la maison commençaient à pâlir en entendant ces phrases, les deux hommes parlèrent ensuite de choses et d'autres, de l'approche des fêtes de Noël, des coupes de bois et de la forge. Guillaume dirigeait de temps à autre un bref regard vers Mathurine qu'il trouvait particulièrement désirable dans la pénombre.

Lorsqu'il songea à partir, il faisait nuit noire.

– Tu prendras bien une timbale de poiré avant de t'en aller ?

– Il se fait tard, Maître Delorme, je préfère rentrer car la neige ne tardera pas à tomber.

Les deux hommes se levèrent. Le forgeron alla chercher un grand bâton dans le coin de la pièce et l'approcha de l'âtre.

– Tiens, filleul, prends cette torche ; c'est pas qu'il y ait beaucoup de loups en ce moment mais il fait si noir ; et c'est pas un clair de lune qui pourra t'éclairer cette nuit !

Puis il prit le bras de Guillaume, dirigea le bûcheron hors de la cuisine et sortit avec lui.

– Si ça arrivait à Mathurine, je crois que sa mère ne s'en remettrait pas. Moi non plus, ça va de soi. Elle craint de la voir disparaître dès qu'elle sort seule, même pour aller pendre le linge ou cueillir un chou au jardin. Et je dois bien t'avouer que moi aussi j'ai peur qu'on nous l'enlève.

Il soupira et reprit :

– Elle est radieuse ma fille, hein, Guillaume ? Ce n'est pas toi qui me diras le contraire ?

Guillaume eut un sourire en coin qui trahissait une franche approbation.

– Le problème, vois-tu, c'est que les cinq filles qui ont disparu avaient toutes moins de vingt ans, ça ne me rassure pas, tu sais.

Guillaume prit alors pour démenti l'exemple de la fille des Dupuis de Malbrans, un véritable laideron au célibat trentenaire, disparue au printemps précédent.

– Je sais que tu cherches à me rassurer, répondit Delorme, mais c'était bien la seule vieille fille. Mathurine est en âge de se marier ; il lui faudrait un homme costaud qui puisse veiller sur elle, tu comprends ?

Guillaume pensa que le père Delorme lui faisait sans doute une proposition et devint blême.

– Allez, va ! Tiens-moi au courant si tu as du nouveau sur ces disparitions ; vaut mieux être informé de ces choses-là.

Delorme n'alla pas plus loin dans ses dires. Il accompagna le jeune bûcheron jusqu'à l'angle de la forge.

– Tu salueras bien les compagnons du hameau de ma part. Et remercie le charretier pour l'attelage...

Guillaume saisit la torche et se sentit soudain bouillonnant en dépit du froid vif qui régnait sur le plateau. D'un geste de la main, il salua la femme du forgeron et adressa un large sourire complice à Mathurine qui s'était approchée du chambranle de la porte, juste derrière son père.

Il emprunta le même itinéraire qu'à l'aller, pataugeant dans les flaques aux ondulations déformées par le vent. Dans la nuit glaciale, on ne vit bientôt plus qu'une silhouette informe, éclairée seulement par la torche de résine.